

FICTION BRITANNIQUE VIA LA FRANCE DANS LES PÉRIODIQUES BRÉSILIENS – 1830 À 1849*

Maria Eulália RAMICELLI **

La première moitié du 19^e siècle, a enregistré une large publication de fiction française et britannique traduite en portugais dans les journaux et magazines de Rio de Janeiro, alors capitale et centre culturel de l'empire brésilien.

Ce n'est pas un hasard si la Grande-Bretagne et la France furent les pays avec lesquels le Brésil a entretenu de forts liens politiques, économiques et culturels. En travaillant sur la constitution multiforme du feuilleton dans la presse périodique brésilienne, Marlyse Meyer avait déjà vérifié que, dans les années 1830 et 1840, ont été « littéralement pillées revues et *magazines* anglais (*Blackwood's Magazine*, *Edinburgh Review* et beaucoup d'autres) et français »¹. En effet, les sources indiquées dans les journaux et magazines du dix-neuvième siècle à Rio de Janeiro révèlent qu'une quantité considérable de récits a fait le trajet entre l'Europe et le Brésil principalement à travers des périodiques, qui ont constitué un moyen effectif de circulation de la littérature de fiction au XIX^e siècle.

En ce qui concerne la fiction britannique, il s'agit d'un ensemble assez hétérogène de récits courts dont les auteurs (quand ils sont identifiés) sont

* Cet article est tiré de ma thèse de doctorat : Ramicelli, Maria Eulália, *Narrativas Itinerantes. Aspectos franco-britânicos da ficção brasileira, em periódicos do século XIX*. Thèse de doctorat en Lettres, préparée sous la direction de Sandra Vasconcelos, Université de São Paulo, 2004.

** Professeur de Littérature en Langue Anglaise, Universidade Federal de Santa Maria, Rio Grande do Sul.

¹ Cf. Meyer, Marlyse. « Voláteis e Versáteis, de Variedades e Folhetins se fez a Chronica », *Boletim Bibliográfico da Biblioteca Mário de Andrade*. São Paulo, 1985, n° 1-4. p.37.

aujourd'hui presque ou entièrement inconnus, à l'exception de Charles Dickens, Charles Lamb et, dans une moindre mesure, Edward Bulwer-Lytton. Néanmoins, à leur époque, ces écrivains étaient célèbres grâce à leur contribution aux revues avec des récits qui, aussi bien par la thématique que par leur structure formelle, répondaient au goût du public bourgeois en ascension, qui appréciait et recherchait des lectures lui offrant, de manière facile, la bonne combinaison entre instruction et divertissement. Il faut également considérer que la plupart de ces récits contiennent, comme indication de la source originelle, le titre de revues britanniques de tendances socio-politiques et culturelles variées.

Or, de telles caractéristiques sont la conséquence d'un fait, important mais rarement déclaré par les traducteurs brésiliens, à savoir que le parcours d'une bonne partie de cette fiction britannique jusqu'au Brésil a eu comme intermédiaire la *Revue Britannique*². Il s'agit d'une revue parisienne de grande renommée, fondée en 1825 par les libéraux Louis-Sébastien Saulnier, Jean-Michel Berton et Prosper Dondey-Dupré, et constituée de la traduction de textes fictionnels et non fictionnels britanniques extraits principalement de revues et de livres édités en Angleterre. Dans le cadre de la fiction, la *Revue Britannique* ne publiait pas des romans entiers, mais tout au plus, des extraits, des résumés ou des chapitres isolés, outre des récits originellement courts. Par conséquent, ce qui se vérifie est que le « pillage » des revues britanniques par les Brésiliens auquel fait référence Meyer est de seconde main, et dépendait donc de la sélection préalablement faite par l'éditeur et/ou le traducteur français de la *Revue Britannique*. Dans ce sens, la présente analyse se concentre sur le format particulièrement français que cette fiction britannique acquiert lors de sa traduction dans les pages de la *Revue Britannique*, puisque c'est la version française que les hommes de lettres brésiliens ont lue et traduite,

² *Revue Britannique*, ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques, de la Grande-Bretagne, sur la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, la géographie, le commerce, l'économie politique, les finances, la législation, etc., Paris, Dondey-Dupré. [1825-1901].

des hommes de lettres qui ont aussi été les premiers auteurs de fiction au Brésil. Dès lors, l'objectif central est celui d'établir un rapport entre l'analyse des particularités de la traduction française dans le contexte récepteur brésilien de façon à déduire les raisons pour lesquelles les hommes de lettres brésiliens ont choisi la *Revue Britannique* comme source de ces récits britanniques.

Il faut souligner que la *Revue Britannique* circulait à la cour de Rio puisqu'elle faisait partie du fonds du Cabinet Royal Portugais de lecture de Rio de Janeiro (enregistrée dans le catalogue de 1844) ainsi que de celui de la Biblioteca Fluminense (catalogue de 1848). En outre, elle était bien connue de nos hommes de lettres si l'on en croit l'affirmation suivante de João Manuel Pereira da Silva, Josino do Nascimento Silva e Pedro d'Alcântara Bellegarde³ dans un article de la *Revista Nacional e Estrangeira*, qu'eux-mêmes avaient fondée et dirigeaient :

« Parce que nous nous défions de notre savoir limité et que nous reconnaissons nos propres insuffisances, nous recourons plus à des écrits étrangers qu'aux nôtres propres et nous prenons pour modèle de cette publication la *Revue Britannique*. La plupart des écrivains brésiliens connaissent cette collection d'articles sur les sciences et les arts et ceci nous amène à en faire l'éloge »⁴.

Par conséquent, ce qui se vérifie est que le « pillage » des revues britanniques par les Brésiliens auquel fait référence Meyer est de seconde main et dépendait donc de la sélection préalablement faite par l'éditeur et/ou le traducteur français de la *Revue Britannique*. L'intermédiaire français dans le transit de cette fiction britannique jusqu'au Brésil a eu des conséquences significatives pour la structure formelle de ces récits ; les dites conséquences indiquent comment les récits ont été lus en France. Cette médiation française, lors de la réception de la littérature britannique

³ Les deux premiers auteurs figurent parmi ceux qui ont commencé à publier de la fiction au Brésil dans la première moitié du XIX^e.

⁴ « Introdução », *Revista Nacional e Estrangeira*. Typographie de J. E. S. Cabral. mai 1839, p. vi.

par les Brésiliens, n'était pourtant pas une exclusivité du type de rapport culturel alors existant entre le Brésil et la France, mais reflétait surtout ce qui se passait en Europe. Comme le souligne Maria Lucia G. Pallares-Burke, depuis le XVIII^e siècle la France s'était investie de la fonction de divulgatrice «des idées et faits britanniques» dans le continent européen⁵. Pallares-Burke s'appuie sur la *Crise de la conscience européenne*, ouvrage sur lequel Paul Hazard analyse comment la France transmettait à l'Europe une vision propre des productions britanniques à travers les traductions dans lesquelles le texte originel était librement manipulé selon le «goût français». On comprend, alors, que cette compréhension des altérations produites par le traducteur français dans les récits britanniques sélectionnés pour la *Revue Britannique* passe par la considération des aspects relatifs à la politique éditoriale de cette revue et des conditions de traduction au XIX^e siècle, puisqu'elles indiquent respectivement les idées régulatrices et les formes courantes d'appropriation du texte d'autrui.

À l'époque de la fondation de la *Revue Britannique* en 1825, la France se trouvait sous le régime de la Restauration des Bourbons et, plus particulièrement, sous le gouvernement ultra-monarchiste de Charles X. Dans ce contexte, les partisans du libéralisme étaient en faveur de la monarchie constitutionnelle et, par conséquent, observaient avec intérêt la considérable stabilité et l'avancée politique et économique de la Grande-Bretagne. En même temps, la France se ressentait profondément de sa défaite à l'issue des guerres napoléoniennes en 1815, forcée qu'elle était de reconnaître la Grande-Bretagne comme puissance économique et culturelle dont les produits et entreprises commerciales se répandaient partout dans le monde. Cette situation complexe se dégage des choix faits par la *Revue Britannique*. D'un côté, sa direction éditoriale a exposé, en maintes occasions, son objectif d'explorer de manière étendue les divers domaines de la vie et des réalisations britanniques pour comparativement en tirer profit pour la France à travers la traduction d'articles sur des sujets et des

⁵ Cf. de cette auteur : *The Spectator, o teatro das luzes. Diálogo e imprensa no século XVIII*. São Paulo, HUCITEC, 1995. p. 36.

domaines diversifiés. D'un autre côté et parallèlement, les éditeurs successifs et les nombreux collaborateurs (c'est-à-dire, traducteurs) ont cultivé un traitement critique des sujets et intérêts britanniques que l'on perçoit dans les textes sélectionnés pour être traduits. Traitement critique qui est également présent dans la fiction britannique publiée dans la revue, comme on le verra par la suite.

En ce qui concerne le processus de traduction en soi, il faut considérer qu'à l'époque l'appropriation de la production d'autrui –via traduction, par exemple– se faisait de façon assez libre, étant donné la précarité de la réglementation sur les droits d'auteur. Comme certaines préfaces de la *Revue Britannique* le montrent, la direction éditoriale de la revue soulignait comme compétence à traduire de ses collaborateurs leur capacité de «*revêtir d'une forme française des idées étrangères, et les introduire avec succès parmi nous*»⁶, ce qui signifiait manipuler les textes de manière à les rendre accessibles à la compréhension du lecteur ordinaire et de «*les rendre adéquats à notre civilisation*»⁷. On reconnaissait l'importance de ne pas faire une «*traduction littérale*», puisque cela «*décolore les textes qu'elle reproduit, en faisant disparaître le mouvement et la grâce*»⁸. Si cette constatation semble assez raisonnable dans un premier temps, surtout en ce qui concerne la traduction de textes littéraires, l'analyse comparative de la version originelle de ces récits britanniques et de leurs traductions française et brésilienne permet d'envisager que, dans le processus de traduction vers le français, le traducteur a effectué plusieurs coupures, additions et reformulations qui valorisent la figure du narrateur. Celui-ci devient encore plus important et son rôle gagne en complexité dans la mesure où il acquiert la fonction de guide interprétatif –pour le lecteur français– de la culture britannique dans une perspective didactique et

⁶ Citation de l'«*Avertissement*» de 1826, dont l'auteur est Louis-Sébastien Saulnier, premier éditeur de la *Revue Britannique*, p. 8.

⁷ Citation de la «*Préface*» de 1835, dont l'auteur est le nouvel éditeur de la *Revue Britannique* - Léon Galibert, qui a remplacé Saulnier, décédé.

⁸ Citation de la «*Préface*» de 1829, p. 12.

pédagogique de production périodique et d'écriture fictionnelle et selon une attitude plutôt critique du contexte britannique représenté dans la fiction.

En ce sens, je mets en évidence deux récits paradigmatiques des implications de la médiation française dans le trajet de cet ensemble fictionnel britannique jusqu'aux périodiques brésiliens. « Gideon Owen, or timing a shipwreck » a été publié dans le *The Humourist for 1831*⁹, un des populaires *almanachs* ou *gift books*, c'est-à-dire, des livres visuellement séduisants. Ils étaient offerts comme cadeau de fin d'année et contenaient des gravures qui, dans la plupart des cas, fournissaient le thème sur lequel l'écrivain devait composer un texte d'accompagnement, en vers ou en prose. Dans le texte original en anglais, les paroles du narrateur et d'un personnage secondaire (témoin du naufrage commandé par Owen) sont caractérisées par une dimension ironique qui construit, avec une subtilité raisonnable, la critique au type social du spéculateur. Pourtant, dans la traduction de la *Revue Britannique*, sous le titre « Le spéculateur » (septembre 1830), la critique du traducteur est ouvertement exprimée, ce qui provoque une perte de l'ironie originelle, alors que le discours du narrateur gagne en force.

Il est intéressant d'observer qu'aux toutes premières lignes du récit, le traducteur de la *Revue Britannique* fait usage d'un symbole fictionnel anglais de la pureté afin, par opposition, de souligner le caractère de Gideon Owen. Dans la version originale, le narrateur déclare qu'Owen connaissait les inconvénients d'avoir un bon caractère, mais le traducteur approfondit la question et fait dire au narrateur¹⁰ :

⁹ *The Humourist, A Companion for the Christmas Fireside*. By W.H.Harrison, author of « Tales of a Physician » &c. London, 1831-1832.

¹⁰ Je cite à partir de la traduction brésilienne publiée dans le périodique *O Cronista* (février 1839) parce qu'elle est fidèle à la française, présentant, d'ailleurs des gallicismes, et également parce qu'il y a une difficulté d'accès au volume en question de la *Revue Britannique*. *O Cronista*. Rio de Janeiro, Typ. Commercial de Silva & Irmão. |Typ. J. do

« Nos vertus, dit Clarissa Harlowe¹¹, sont un bagage qui nous embarrasse la vie et perturbe la plupart de nos actions ». Gideon Owen était pénétré de la vérité de cet axiome. Tout son comportement, régulé selon son intérêt éventuel, calcule selon les probabilités de ses profits [...] Caractère profondément britannique, que vous connaîtrez mieux quand vous aurez vu le personnage lui-même.

Par la suite, on retrouve la description physique et psychologique du spéculateur et l'interprétation concomitante du narrateur, telle qu'elle se trouve dans *The Humourist*. Pourtant, comme la gravure qui accompagne le texte en anglais n'a pas été transposée dans la *Revue Britannique*, le traducteur s'est chargé de la détailler au maximum comme pour reproduire en mots ses traits principaux, mais avec une différence importante : dans la traduction française, le narrateur distille sa critique acide lors de son interprétation de l'apparence physique d'Owen, et démontre en outre une réelle connaissance de l'ambiance londonienne, exprimant –selon moi– l'expérience personnelle du traducteur lui-même :

« Imaginez une de ces figures que le crayon de Cruikshank [sic]¹² sait admirablement attraper et desquelles nous offrent plus d'un modèle les trottoirs de Picadilly et Haymarket [...] Que de rides sur son front! Comme cette bouche épaisse et ce menton tombé, comme cette corpulence informe, cette expression de joie brutale et animale révèlent bien l'homme matériel, dénué de sensibilité et d'intelligence, dédié à la fraude et à l'envie, l'homme

N. Silva | . | 1836-1839 | . Fondé par Justiniano José da Rocha. Collaborateurs : Josino do Nascimento Silva et Firmino Rodrigues da Silva.

¹¹ Protagoniste de *Clarissa* (1747-9), de Samuel Richardson, auteur qui est considéré comme l'un des fondateurs du genre romanesque en Angleterre.

¹² George Cruikshank (1792-1878) était illustrateur des œuvres de Charles Dickens. Dans la version originelle en anglais, le narrateur, dans sa description du spéculateur, renvoie le lecteur à la gravure, dont l'auteur est « Mr. Rowlandson » et, de fait, sur la page de garde de *The Humourist* on donne le crédit des figures à Thomaz Rowlandson, caricaturiste politique comme Cruikshank. Pourtant, la *Revue Britannique* s'efforçait à diffuser l'œuvre de Charles Dickens en France, ce qui peut expliquer l'altération par le traducteur dans la référence à l'illustrateur.

du pécule et du profit! Je l'ai vu vingt fois passer à travers les rues de Londres [...].

Le même procédé destiné à souligner la narration interprétative du narrateur a été employé dans la traduction du texte « Les élections anglaises », dont la source indiquée sur la *Revue Britannique* (juin 1837) et, par conséquent, dans la revue brésilienne *Museo Universal* (avril 1840)¹³, est *Pickwick Papers*. Ce récit consiste dans la traduction du chapitre 13 du premier roman de Charles Dickens, originellement publié en chapitres mensuels de 1836 à 1837 et suite auquel l'auteur est devenu assez célèbre en Angleterre. La version française s'ouvre sur deux longs paragraphes dans lesquels le traducteur présente Dickens selon le type de tableau social dont l'auteur fait le portrait dans sa fiction, son style personnel d'écriture et son succès en Angleterre, répondant à l'objectif de la *Revue Britannique* de faire en sorte que cet écrivain soit connu du lecteur français. Il est significatif que cette présentation ait été exclue de la traduction brésilienne, probablement parce que le traducteur et/ou l'éditeur du *Museo Universal* n'avaient pas la même préoccupation que la direction éditoriale de la *Revue Britannique* : pour les Brésiliens, l'intérêt serait fondé sur l'histoire en soi et non pas sur la critique littéraire puisque le reste du texte en portugais suit la version française *ipsis litteris*.

Par la suite, la plume créative du traducteur français se met en action dans la traduction de ce chapitre de *Pickwick Papers*. Mais, avant, il est opportun de considérer le texte de Charles Dickens en soi : dans *Pickwick Papers*, le narrateur permet au lecteur de se rendre compte des nuances entre son point de vue et celui des personnages. Comme « éditeur » des notes du club Pickwick, le narrateur suit l'angle de ses personnages centraux, ces *gentlemen* qui se sont réunis pour former ledit club ; dans le sens inverse, néanmoins, il révèle ses propres hypothèses interprétatives des faits, lesquelles ne correspondent pas à celles des personnages. C'est ce choc qui crée l'ironie subtile qui parcourt tout le roman et permet au

¹³ *Museo Universal; jornal das famílias brasileiras*. Rio de Janeiro, Typ. J. Villeneuve e Comp., 1837-1844.

lecteur d'appréhender la vision la plus large et astucieuse du narrateur. Cette construction du point de vue narratif répondrait à l'objectif de Dickens d'imprégner sa fiction de critique à multiples aspects de la société anglaise. Par conséquent, il y a dans le texte un écart interprétatif délibéré entre les sens construits : ceux des personnages centraux et ceux du narrateur. Un écart que le lecteur lui-même doit combler à travers ce qu'il entrevoit du traitement ironique donné aux membres du club Pickwick par «l'éditeur» des documents laissés par eux.

Cependant, dans la traduction française, le narrateur abandonne cette subtilité ironique et interprète de manière catégorique les faits et les personnages, imposant ainsi son point de vue au lecteur. Après l'introduction critique, l'histoire commence déjà de façon différente de celle du texte original : le premier paragraphe est complètement nouveau, consistant en un résumé de l'argument du livre et de la brève présentation des personnages centraux ; le deuxième paragraphe, en revanche, correspond à l'ouverture du chapitre 13 de *Pickwick Papers*. Toujours est-il que le début du récit en français présente une nette différence par rapport au ton du texte en anglais : le discours du narrateur présente les membres du club Pickwick comme ridicules, alors que dans Dickens se sont les personnages eux-mêmes qui, libres d'agir pour leur propre compte, se jettent dans des situations désastreuses et grotesques, s'exposant au sarcasme des autres personnages et, qui sait, du lecteur lui-même. En effet, l'aspect le plus évident de la traduction française (et, en conséquence, aussi de la brésilienne), quand elles sont confrontées à l'original anglais, est le changement du ton narratif et de la fonction du narrateur à l'intérieur du texte : de l'ironie subtile on passe à l'ironie sarcastique et destructrice ; de «l'éditeur» de documents, qui indique son doute en ce qui concerne certaines interprétations de M. Pickwick, le narrateur de la traduction présente d'abord son point de vue, à travers un discours dans lequel c'est la narration interprétative qui ressort de façon à déterminer totalement l'interprétation du lecteur.

Ainsi, dans ce chapitre 13 de *Pickwick Papers*, les membres du club Pickwick voyagent à Eatanswill pour observer le développement des

élections pour un mandat à la Chambre des Communes. On y trouve la description de toutes les bassesses et affrontements de la dispute acharnée entre les deux candidats au poste, avec l'adhésion attendue de leurs adeptes et des habitants de la ville qui, en réalité, ne comprenaient pas exactement ce qui se passait. Dans ce contexte, la presse avait une action pamphlétaire et clairement partisane, et les deux principaux journaux du village –la *Gazette* et l'*Indépendant*– se partageaient entre les deux partis, à travers des constantes provocations. L'extrait dans lequel le directeur de la *Gazette* –M.Polt– fait un petit discours enflammé en faveur de l'importance universelle de la presse –dans lequel plusieurs éléments ont été introduits par le traducteur de la *Revue Britannique*– le narrateur est catégorique.

« Après avoir terminé ce discours empreint du lieu commun de la diffusion et de la niaiserie qui constituent le mérite du genre, M.Polt s'essuya le front avec un foulard, et notre héros [M.Pickwick] lui tendit la main en lui exprimant l'admiration profonde dont le pénétraient une éloquence aussi généreuse et des sentiments aussi magnanimes [...] ».

On comprend, en conséquence, qu'à l'inverse de ce qui arrive dans le roman de Dickens, le narrateur de « Les élections anglaises » fait lui-même l'interprétation de la matière relatée et la délivre toute prête au lecteur. Il y a eu, ainsi, une modification profonde et significative dans le ton narratif et dans la construction de la narration. Ce changement dû au processus de traduction a pour résultat un texte qui peut être considéré comme un *résumé libre* de l'original, étant donné que la traduction est moins longue et se concentre sur les actions principales du chapitre 13 de *Pickwick Papers*. Ce faisant elle exclut plusieurs prises de parole qui ont été condensées dans un dialogue plus court ou dans le discours du narrateur lui-même, avec des suppressions de détails et scènes secondaires et ajouts de passages critiques par rapport au contexte britannique –dont l'auteur était le traducteur français.

Le processus de traduction de ces récits indique qu'en règle générale, le lecteur français (et, par conséquent, le lecteur brésilien) a lu un texte dont le sens était déchiffré à l'avance par un autre lecteur : le traducteur. Il

s'agit d'une forme de manipulation du récit fictionnel britannique qui se combine parfaitement avec la politique éditoriale de la *Revue Britannique*, telle quelle elle a été dessinée par Saulnier et maintenue tout au long des années. En effet, Saulnier souligne dans les auteurs fictionnels britanniques la capacité d'incorporer des mœurs locales au récit, en offrant ainsi le mode de vie britannique à la connaissance publique¹⁴. Pour la *Revue Britannique*, qui proposait une appropriation critique de ce qu'il y avait de mieux dans la production britannique, dans tous les domaines de la connaissance, pour le bénéfice du peuple français, traduire des récits de fiction signifiait appréhender, également, le contexte socio-culturel britannique. Cela nous indique, selon moi, qu'une des raisons les plus profondes de l'intérêt que la *Revue Britannique* porte à Charles Dickens vient exactement de son habileté à décrire de façon vivante des situations, lieux et types sociaux anglais dans des récits qui font ressortir son sens critique par rapport à son propre milieu socioculturel. Par conséquent, lorsqu'il inclut des commentaires critiques et explications sur la matière relatée dans le discours d'un narrateur qui gouverne le cheminement de l'intrigue, le traducteur français fait en sorte que l'acte de narrer signifie, en soi, interpréter les particularités britanniques qui sont décrites dans le texte, aussi bien pour les rendre intelligibles au lecteur français que pour les juger, en soulignant les aspects moins grandioses et même médiocres des rouages socio-politiques, économiques et culturels de cette nation qui imposait au monde son hégémonie – fait que la France supportait mal.

À partir des analyses et considérations ci-dessus, il est intéressant d'avancer des hypothèses sur la traduction brésilienne de cette fiction britannique, à partir de la *Revue Britannique*, par les hommes de lettres brésiliens. En premier lieu, il est significatif que la plupart de ces récits ont été publiés au préalable dans une revue parisienne ayant des buts éditoriaux solides, à une époque où la production culturelle française exerçait une grande influence au Brésil. Une telle donnée aide à comprendre le choix de

¹⁴ Apud, Jones, Kathleen. *La Revue Britannique, son Histoire et son Action Littéraire (1825-1840)*. Paris, Librairie E. Droz, 1939. p. 68.

la *Revue Britannique* comme une importante source intermédiaire pour le repérage des textes britanniques (fictionnels ou non fictionnels) qui devraient aider à remplir les pages des périodiques brésiliens. En effet, la *Revue Britannique* était bien connue des hommes de lettres de la cour brésilienne, à tel point qu'elle avait été employée comme modèle et source principale de la production d'une revue, la *Revista Nacional e Estrangeira* (1839-1840). Si l'on compare les dates de publication des traductions française et brésilienne de cette fiction britannique, on s'aperçoit qu'il y a, dans la majorité des cas, une distance de plusieurs années, période qui dans de rares cas se réduit à quelques mois. À ce propos, lors de l'analyse de l'emprunt d'un article critique d'*Edinburgh Review* par la *Revue Britannique*, Kathleen Jones commente : « Le fait que l'article avait paru trois ans auparavant [dans l'*Edinburgh Review*] indique que la *Revue* avait bien cherché dans les numéros de l'*Edinburgh* pour trouver celui qu'il lui fallait »¹⁵. Le même raisonnement peut-être fait par rapport à la *Revue Britannique* et les périodiques de Rio de Janeiro : les hommes de lettres brésiliens ont lu cette revue avec attention et ont sélectionné pour la traduction des textes qui, d'une façon ou de l'autre, répondaient à leurs objectifs d'élargissement de la vision culturelle et de diffusion d'idées nouvelles dans le milieu brésilien un tant soit peu rustique.

Néanmoins dans ce contexte, il faut être attentif aux relations ambiguës que le Brésil avait à l'époque avec la Grande-Bretagne qui ont, sans nul doute, influé sur le processus de traduction de cette fiction britannique principalement via la *Revue Britannique*. L'historien Alan K. Manchester¹⁶ a analysé en profondeur les conditions et conséquences, surtout politiques et économiques, de la forte présence britannique au Brésil, depuis l'arrivée de la cour portugaise et son maintien à des degrés différents, tout au long du XIX^e siècle. Sandra Vasconcelos¹⁷ présente les

¹⁵ *Ibid.*, p.39-40.

¹⁶ *Precminência inglesa no Brasil*. Trad. Janaína Amado. São Paulo, Brasiliense, 1973.

¹⁷ Leituras inglesas no Brasil oitocentista (in) Fonseca, Maria Augusta [org]. *Olhares sobre o romance*. São Paulo, Nankin Editorial, 2005. p. 255-287.

connexions possibles entre les domaines économique, politique et culturel. Elle suggère que, à cause de la croissante insatisfaction des Brésiliens par rapport à un ensemble de privilèges politiques obtenus par les Anglais au Brésil et, à partir de 1825, par la pression exercée par le gouvernement britannique pour la fin du trafic d'esclaves et du système esclavagiste, l'élite brésilienne nourrissait un sentiment double envers les Britanniques. D'une part, de la répulsion pour les raisons qui viennent d'être évoquées et, d'autre part, de l'intérêt pour leurs produits culturels et industriels ainsi que pour plusieurs aspects du mode de vie de ce peuple. Le résultat de cet état de choses fut une plus grande visibilité donnée à la production culturelle française qui, en réalité, a coexisté avec la britannique dans le Brésil du XIX^e siècle. Comme le souligne Vasconcelos :

« [...] Signes de civilisation et de raffinement, les biens culturels français avaient l'avantage de ne pas être associés à une politique impérialiste ou à des *imbroglios* diplomatiques, comme dans le cas de la Grande-Bretagne.

Néanmoins, si la présence française a pu éclipser celle de l'Angleterre, s'imposant au long du siècle, cela n'a pas empêché que, pendant des décennies, livres, cours de langue, méthodes d'enseignement, romans et nouvelles ont été offerts au public brésilien même si, dans le cas de ces derniers, ce fut la plupart du temps via Lisbonne, en traduction portugaise, ou via Paris, traduits du français. La France, par conséquent, offrait non seulement ses propres biens culturels, mais exerçait également un rôle prépondérant comme médiatrice entre le Brésil et l'Angleterre en ce qui concerne l'importation de romans »¹⁸.

Par conséquent, il semble possible d'envisager que la version française de cette fiction britannique a également intéressé les hommes de lettres brésiliens par le degré de critique présent dans le discours du narrateur par rapport à la matière narrée. De cela il résulterait que cette fiction dans la sélection qui en était faite par les traducteurs brésiliens pouvait à l'époque, alliée à la composante critique française, avoir une fonction pragmatique. Ainsi des récits sur la pratique électorale britannique, dans lesquels on

¹⁸ S. Vasconcelos, *op. cit.*, p. 260.

souligne les méthodes malhonnêtes et corrompues pour la dispute des postes ; des récits qui montrent le choc culturel entre les Anglais et les peuples dominés par eux et, en plus grand nombre encore, des histoires qui offrent des scènes de la vie bourgeoise et domestique britannique. En même temps, à partir de ce que l'on a observé du traitement de ces récits dans le cas de « Les élections anglaises », les traducteurs brésiliens ont eu tendance à vider la charge critique (ce qui inclut la présentation de quelques auteurs britanniques aux lecteurs) au service du caractère informatif de cette fiction sur le contexte libéral capitaliste britannique que l'on voulait mieux connaître au Brésil¹⁹. Pourtant, même avec une plus grande attention à l'histoire en soi, ce qui se lit dans les périodiques de Rio de Janeiro sont des récits dans lesquels l'intrigue se trouve parsemée d'explications et interprétations du contexte britannique insérées par le traducteur français dans la voix du narrateur. En ce sens, on peut tirer des conclusions sur un autre facteur qui a motivé la sélection de cette fiction britannique à partir de la *Revue Britannique*. La forte correspondance entre la structure formelle de cette version française de fiction britannique et des premiers récits fictionnels brésiliens permet de suggérer que, dans l'exercice de traduction, les hommes de lettres brésiliens auraient pris contact avec un type de structure narrative qui répondrait à leurs attentes en tant que fondateurs de la prose de fiction brésilienne dans cette période post-indépendance. En effet, la période 1830/1840 est marquée par la phase de la « Régence », dans laquelle l'élite politique et culturelle brésilienne, concentrée à Rio de Janeiro, avait l'intention d'assurer l'indépendance politique du pays à travers la défense de l'unité territoriale (menacée par des révoltes provinciales et par une tentative de recolonisation par le Portugal) et de la création d'un appareil idéologique et d'une littérature pour la jeune nation. Par conséquent, il était urgent pour les Brésiliens

¹⁹ Dans une étude récente, Maria Angélica L. P. Soares est arrivée à des conclusions similaires lors de son analyse de la revue *Gabinete de Leitura*, publiée à Rio de Janeiro, ayant comme but inférer sur le statut de la fiction britannique y publiée. *Visão da Modernidade. A presença britânica no « Gabinete de Leitura » (1837-1838)*. Mémoire. (DEA en Lettres), Universidade de São Paulo, 2006.

d'affirmer l'unité et la spécificité de la culture de leur patrie, à travers un échange nécessaire avec l'Europe, outre avec l'ex-métropole, également avec la Grande Bretagne et la France, dont les productions culturelles avaient déjà dans le vieux continent le *statut* d'innovations. C'est dans ce contexte que l'on peut établir un rapport possible entre les premiers écrits fictionnels brésiliens et la traduction de la *Revue Britannique* qui a intensifié le rôle du narrateur en tant qu'interprète de la matière narrée et du contexte culturel britannique qui y est représenté. Dans la fiction brésilienne, cependant, le narrateur explique et guide l'interprétation du lecteur beaucoup vers le milieu brésilien que vers le contexte étranger, de façon à élargir la connaissance du lecteur de la cour sur les autres régions de son pays et souligner certaines images et idées qui devraient exprimer le sentiment d'appartenance à une nation (prétendument) unifiée.

(Traduit du brésilien par Mariana Teixeira Marques)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARBOSA, João Alexandre (1990) : *A Leitura do Intervalo: Ensaio de Crítica*. São Paulo, Iluminuras ; Secretaria de Estado da Cultura.
- DICKENS, Charles (1994) : *The Pickwick Papers*. London, Penguin Books.
- JONES, Kathleen (1939) : *La Revue Britannique, son Histoire et son Action Littéraire (1825-1840)*. Paris, Librairie E. Droz.
- LAILOLO, Marisa & ZILBERMAN, Regina (2001) : *O preço da leitura. Leis e números por detrás das letras*. São Paulo, Ática.
- MANCHESTER, Alan K. (1973) : *Preeminência inglesa no Brasil*. Trad. Janaína Amado. São Paulo, Brasiliense.
- MEYER, Marlyse (1985) : « Voláteis e Versáteis, de Variedades e Folhetins se fez a Chronica », *Boletim Bibliográfico da Biblioteca Mário de Andrade*. São Paulo, n°1-4. p.17-41. [Une version amplifiée de cet article a été publiée dans *As mil faces de*

um herói canalha e outros ensaios. Rio de Janeiro, Editora da UFRJ, 1998. p.109-196.]

PALLARES-BURKE, Maria Lucia G. (1995) : *The Spectator, o teatro das luzes. Diálogo e imprensa no século XVIII*. São Paulo, HUCITEC.

SOARES, Maria Angélica L. P. (2006) : *Visão da Modernidade. A presença britânica no "Gabinete de Leitura" (1837-1838)*. Mémoire, Universidade de São Paulo.

VASCONCELOS, Sandra (2005) : « Leituras inglesas no Brasil oitocentista », (in) FONSECA, Maria Augusta [org.], *Olhares sobre o romance*. São Paulo, Nankin Editorial, p.255-287. [Version précédente de cet article, intitulée « Formação do romance brasileiro: 1808-1860 (Vertentes inglesas) » est disponible le 3 mars 2008 sur le site: <http://www.unicamp.br/iel/memoria/Ensaio/Sandra/sandra.htm>